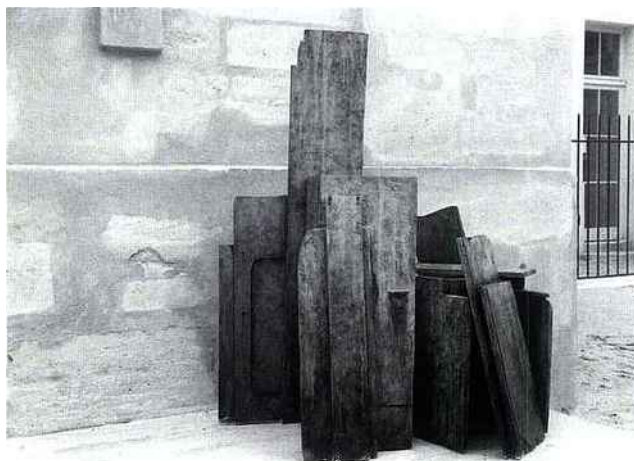


expositions

Matthys, Chris Moukarbel, Walid Raad et du collectif Monument to Transformation. Si vous avez manqué *l'Empire des signes* et *Prisonniers du soleil*, ce n'est pas grave : chaque exposition est autonome, même si elles sont reliées entre elles par le principe d'« *erudition concrète* » et portées par le désir de mettre l'art contemporain à la portée du public. Justement, lors des épisodes précédents on avait apprécié les journaux des expositions avec leurs multiples articles signés par différents auteurs, qui traitaient du « *rapport productif que les artistes entretiennent à la connaissance* » à travers l'histoire des signes, puis de l'architecture utopique. Le petit livre rouge (gratuit lui aussi) qui accompagne ce troisième volet fait office de manuel d'éducation politique avec ses fiches pédagogiques rédigées par l'équipe du Plateau (du régisseur au responsable de communication) sur le groupe Medvedkine, François Maspero, Guy Debord ou encore sur le guerillero Marcos et bien d'autres. Dans la préface, le commissaire fait référence au livre *le Spectateur émancipé* de Jacques Rancière, auquel il emprunte l'idée d'« *égalité des intelligences* ».

Les questions soulevées par cette *Erudition concrète 3* sont nombreuses : quels liens relient l'art, le commissariat d'exposition et la politique dans un centre d'art aujourd'hui ? Assiste-t-on à une résurgence de l'art engagé, sous la houlette du commissaire ? Quel est le statut du cinéma lorsqu'un film de Jean-Luc Godard sert d'exergue à l'exposition ? Quel est le statut de l'art « ancien », et plus spécialement de l'art militant, lorsqu'il est confronté à des œuvres récentes ? L'un des points forts du parcours est la redécouverte de la musique répétitive du compositeur afro-américain

1^{re} biennale de Belleville Julien Berthier « Monster » "Monster"

Julius Eastman, que nous devons à l'œuvre documentaire de Mathieu Abonnenc. D'autres rapprochements surprennent. N'est-il pas déroutant de voir se succéder des portraits d'ouvriers dessinés par Boris Taslitzky en 1947, puis, un peu plus loin, des photographies récentes de Beyrouth dans lesquelles Walid Raad mêle fiction et réalité ? On peut penser qu'un tel rapprochement doit nous inciter à remettre en cause la notion fortement polysémique et idéologique d'œuvre « réaliste » notion qui fait toujours problème en France. C'est aussi pourquoi la peinture monumentale de Jacques Amblard de 1947 retient notre attention : à côté de l'installation *Amanaplan canal panama* de Luis Camnitzer en face du très conceptuel *Unfinished Business* d'Eric Baudelaire elle représente une femme au travail, seule, aux prises avec une énorme machine. Peintre engagé pour la cause des ouvriers CGT, Amblard avait fait don de cette œuvre à l'Union fraternelle des métallurgistes. Oubliée elle aussi pendant plus de cinquante ans (les grandes toiles qu'il offrit au syndicat furent roulees et laissées dans un état d'abandon) une autre peinture de cette série est exposée simultanément dans le hall de la Maison des métallos à Paris.

Une époque ne peut être rapportée à une autre, et les querelles artistiques de l'après-guerre n'ont rien en commun avec les nôtres. Certains rapprochements semblent un peu forcés. Mais, en contribuant à la réhabilitation d'Eastman, Amblard et Taslitzky peintres que l'histoire de l'art a négligés – si ce n'est méprisés –, cette exposition joue un rôle important : elle nous incite à réfléchir aux critères esthétiques et à la censure artistique.

Carole Boulbès

Paris

1^{re} biennale de BellevilleDivers lieux
10 septembre - 28 octobre 2010

Du dix-huitième étage d'une tour de la place des Fêtes à une myriade de galeries d'éditeurs et de lieux associatifs disséminés dans le quartier de Belleville, un triangle d'or artistique se développe depuis quelques années à l'Est parisien. La première édition de la biennale de Belleville, une « biennale de quartier » ou « biennale modeste », selon la formule de son commissaire général Patrice Joly, cartographie ces lieux récents de l'art contemporain. Au-delà de l'effet de labellisation, cette manifestation est résolument tournée vers le développement urbain. Elle s'ancre autour de l'exposition *Solde migratoire* présentée au Carré Baudouin, où la figure du palimpseste semble aussi bien convenir à un quartier en pleine gentrification qu'à des pratiques artistiques superposant plusieurs strates de références. *Monster* de Julien Berthier, une sculpture publique en bronze, matériau fortement connoté réalisée à partir de la récupération d'objets encombrants ou l'installation *Objets augmentés* de Camille Henrot, des biens de consommation fossilisés dans le goudron, jouent littéralement sur cette stratification. Si Contexts, nouveau lieu associatif dirigé par trois des médiateurs du programme Nouveaux Commanditaires, propose en vitrine des vidéos autour d'usages décalés de l'espace public, il serait illusoire de voir dans le programme des galeries participantes une cohésion thématique. Néanmoins quelques expositions personnelles tissent d'heureuses correspondances avec l'exposition *Solde migratoire*. À la galerie Jocelyn Wolff, l'une des galeries pion-

Paris

Les vigiles, les menteurs, les rêveurs

Le Plateau
Frac Ile-de-France
16 septembre - 14 novembre 2010

Pour cette troisième exposition, que Guillaume Desanges a voulu « *très engagée politiquement* », sont réunies des œuvres de Mathieu K Abonnenc, Eric Baudelaire, Luis Camnitzer, Julius Eastman, Mario Garcia Torres, Tamar Guimarães, Kob

« Los vigiles, los mentes, los revereurs » Vue de l'exposition (Ph. M. Argyroglo)
"Guards Liars Dreamers Exhibition view"

nieres du quartier, l'artiste allemande Isa Melsheimer revisite, sur le mode de la libre association, l'appartement festif à ciel ouvert, aujourd'hui disparu, du collectionneur Charles de Bestegui conçu par Le Corbusier dans les années 1920. Allusions modernistes ou surréalistes, les sculptures en béton ou en cire, gouaches et autres broderies forment un patchwork heteroclit et onirique forçant parfois un peu trop le trait kitsch. À quelques pas de là, à la galerie Marcelle Alix, ouverte depuis un an, le tandem Chloé Maillot et Louise Herve se livre à un véritable chantier de fouilles archéologiques dans les sous-sols de la galerie. Semant le trouble entre réalité et fiction, cet espace devient un terrain de jeux savants parsemé d'indices.

Alors qu'au Carré Baudouin est présentée la série *Deversoirs d'orages* de Dove Allouche autour des trefonds urbains, la galerie Gaudel de Stampa, à la lisière du quartier, expose la série d'images *Black Smokers* réalisée par l'artiste à partir d'archives de photographies abyssales. Le diptyque *les Grands Fonds* (2010) composé d'un négatif sur papier argentique et d'un dessin à la mine de plomb et encre sur papier, brouille les pistes entre tirage reproductible et dessin unique, et joue avec virtuosité sur la confusion des genres. Cette promenade belleveilloise se double de déambulations performatives, un format des plus propices à cette biennale urbaine. Ainsi, une marche d'Hamish Fulton, réalisée cet été pour l'occasion, et dont une trace photographique est présentée au Carré Baudouin, ou une performance de l'artiste et anthropologue Lee Chow-Chun décryptant des signes urbains, nous invitent à prendre une mesure insoupçonnée de la ville.

Audrey Illouz

Paris

Nordic Delight

Institut suédois

9 septembre - 24 octobre 2010

« S'il y a bien quelque chose qui me manque dans le monde de l'art, ce sont des expositions qui ne sépareraient pas, comme elles le font habituellement, l'art et la littérature, le texte et les images », écrit Sinziana Ravini, jeune commissaire et critique qui vit entre Paris et la Suède. De fait, son exposition *Nordic Delight*, installée dans le bel hôtel particulier de l'Institut suédois est un drôle d'objet qui renouvelle les genres du commissariat d'exposition et de la critique d'art. À l'origine, Ravini a réuni pour un projet d'exposition dix-sept artistes nordiques dont elle apprécie les travaux en raison de leur capital d'étrangeté,



Nordic Delight » Klara Kallstrom Photographie couleur

de leur capacité à investir les sphères esotérique, érotique, de leur souci de la forme aussi. Leurs œuvres se jouent de la fameuse lumière du Nord en la confrontant à une noirceur qui est celle de l'époque, mais sur un mode allégorique (symboliste ?), non revendicatif. Et comme elle désirait ne pas « juste » organiser une exposition, la commissaire a décidé d'instaurer un jeu aux règles particulières. Elle et ses invités seraient désormais les membres d'une société secrète (la Société bicephale – Bataille n'est pas bien loin), et ils écriraient ensemble, en guise de catalogue, un roman collectif. Elle initia la chose en redigeant les premières pages, qu'elle envoya par e-mail aux artistes, les invitant à imaginer une suite qu'elle pourrait à son tour modifier. Ainsi est né *le Château d'étain* (éditions Montgolfier), récit fantastique dont la trame aux nombreuses digressions égrene les péripéties d'une jeune femme à deux têtes (elle est à la fois critique d'art et commissaire) qui doit organiser une exposition dans le palais du roi Tautologos. Cette exposition ne peut pas ne pas être un succès sans quoi, le monarque cruel ordonnera qu'on coupe la tête de la commissaire (ou, du moins, une des deux).

Certaines œuvres ont inspiré des scènes oniriques – notamment un dessin de Martin Jacobson, à la facture de gravure ancienne, qui figure la galerie d'un palais dont le sol a disparu. D'autres, en revanche sont nées du récit, comme le radeau noir de Kristina Muntzig, sur lequel l'héroïne embarque afin d'échapper à un monde en pleine déliquescence. Toutes les œuvres de *Nordic Delight* apparaissent ainsi marquées par cette

tonalité crépusculaire, qu'on songe aux étranges « monuments » éphémères photographiés par Klara Kallstrom (le corps d'un cygne cagoule délicatement pose sur les sièges en cuir d'une voiture, deux femmes brandissant des flambeaux dans un jardin), aux tombes oubliées que Carl Boutard sauve du néant grâce à un travail d'archivage par le dessin et la sculpture, ou encore à ce bateau suédois du 18^e siècle, transportant des esclaves et dont l'épave a été reconstituée dans le jardin de l'Institut par Leandre Djonne en collectant des fragments de bois dans les rues de la banlieue parisienne. Le même Djonne a réalisé un film, *Internal Displacement*, sombre plongée dans une forêt du Nord, qui s'achève sur un étrange autodafe au pied d'une haute muraille, totalement incongrue dans ce paysage gelé.

À bien des égards, les œuvres de *Nordic Delight* relèvent de la cérémonie. Rien d'étrange, donc, à ce que la Société bicephale se livre pour l'occasion à un rituel. La veille du vernissage, Sinziana Ravini avait réuni les dix-sept artistes. Une partie de leur récit commun se déroulait dans les catacombes parisiennes, ils devaient donc se rendre ensemble dans le souterrain de l'Institut suédois afin que chacun dépose sur une sorte d'autel un objet préalablement emballé et qui lui serait cher. Ce souterrain n'était pas accessible durant l'exposition. Le dernier jour, nous étions quelques-uns à accompagner la commissaire afin de ramener dans le monde des vivants cette sorte d'inconscient collectif d'une belle et originale exposition.

Richard Leydier